

Pêcheur ou agriculteur ? Le compromis communautaire de Mitiaro aux îles Cook

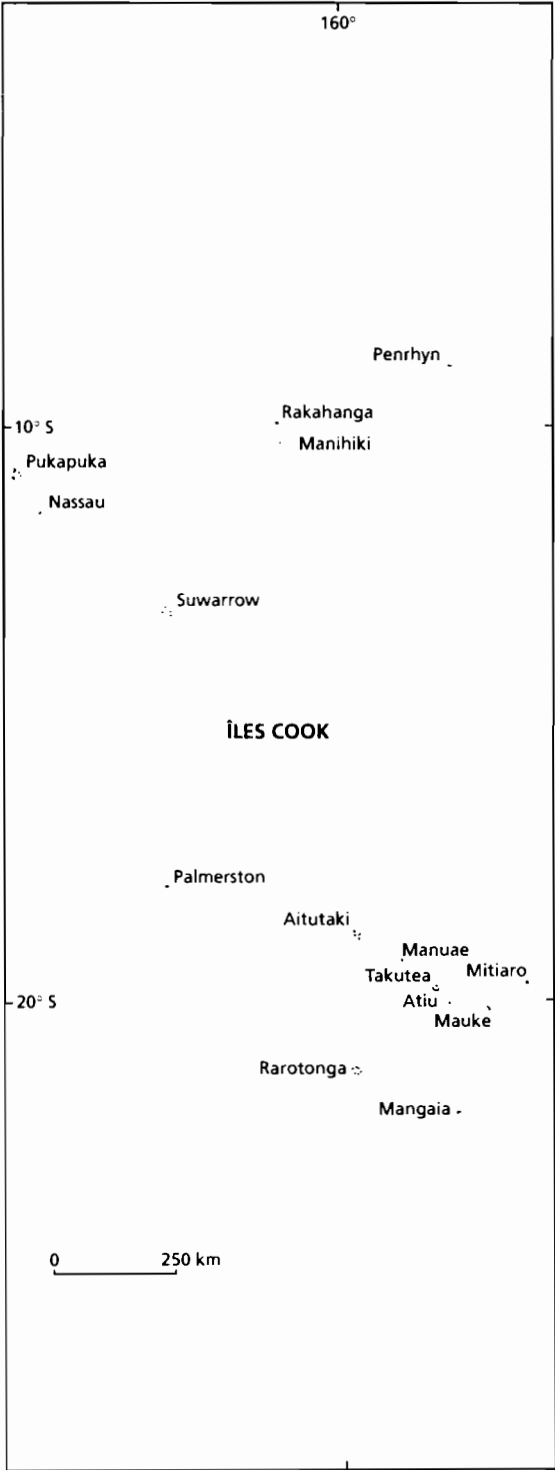
Jean-Michel CHAZINE

Une série d'observations faites en 1985 sur l'île basse de Mitiaro dans l'archipel des îles Cook montre que le statut des pêcheurs, les techniques de pêche, la construction et la maintenance des embarcations sont en relations étroites avec l'organisation sociale de l'île. La pêche et l'horticulture/agriculture y apparaissent comme deux activités complémentaires qui mettent en jeu les mêmes réseaux familiaux d'entraide et les mêmes règles coutumières d'appropriation et de gestion de l'espace, terrestre ou marin. Le savoir-faire indispensable pour être un bon pêcheur est du même ordre que celui qui est requis de l'agriculteur pour la préparation et la mise en valeur de sa parcelle de terre. Ces aptitudes ne sont pas exclusives l'une de l'autre et jouent un rôle déterminant dans l'acquisition de prestige et le rôle exercé à l'intérieur de la communauté villageoise.

Physionomie de l'île

C'est au cours d'une mission aux îles Cook, en juillet-août 1985, que j'ai pu séjourner sur la petite île de Mitiaro. Mon choix s'était porté sur ce lieu pour des raisons pratiques. C'était la plus septentrionale des îles du Sud et celles du Nord étaient mal et irrégulièrement reliées à la capitale, Rarotonga. C'était la moins haute des îles basses et on pouvait y accéder par avion depuis peu.

Mes préoccupations scientifiques à l'époque me poussaient à observer et analyser les productions vivrières qu'il était possible d'obtenir sur les atolls dans des cultures en fosses ou dans des zones lagunaires ou marécageuses. Les investi-



Carte de situation :
archipel des îles Cook.

gations à caractère ethnoarchéologique que j'avais entreprises dans l'archipel des Tuamotu manquaient de données comparatives recueillies « in vivo ».

L'isolement et l'originalité de l'archipel des îles Cook, ainsi que les informations dont je pouvais disposer, tendaient à indiquer qu'à Mitiaro on employait encore les procédés traditionnels de culture adaptés aux milieux insulaires de la région et représentatifs des îles basses.

Mitiaro présente en effet les caractères d'un véritable atoll, partiellement exhausé de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, incliné selon un axe nord-sud et toujours entouré d'un étroit platier. La majeure partie de l'île est ceinturée par une bande de *feo*, une couche de calcaire corallien surélevée, très altérée, présentant les faciès caractéristiques en lapiaz des calcaires karstifiés.

L'autre caractéristique des îles basses, présente à Mitiaro, se trouve être une large dépression lagunaire intérieure qui communiquait autrefois avec la mer et a gardé, de ce fait, une certaine salinité. L'histoire géologique de l'île, relativement récente, apparaît avec netteté sur une élévation centrale de quelques centaines de mètres carrés où les constituants du substrat basaltique détritique affleurent en surface. Ce promontoire dépasse de plusieurs mètres l'altitude moyenne de l'île, qui se situe elle-même de 2 à 6 m au-dessus du niveau de l'océan.

Les jardins occupent toutes les pentes de cette butte ainsi que les zones d'accumulation de terre végétale qui tapissent les cuvettes des *feo*, tout au moins celles qui se trouvent à proximité du village actuel. Les champs, en général des taroïères à *Colocasia esculenta* et *Cytosperma chamissonis*, occupent, quant à eux, les franges des marécages ou ont été creusés et aménagés là où l'humidité de la nappe phréatique sous-jacente était facilement accessible.

Les activités agraires, celles de production, de récolte, d'entretien ou d'aménagement en général, n'occupent la communauté que de façon temporaire, par périodes et pendant une partie de la journée seulement. Tôt le matin et tard dans l'après-midi, ce sont les activités liées au milieu marin qui prédominent.

Au moment de mon séjour, l'île n'était visitée qu'une à deux fois par mois par une « goélette » qui se livrait au trafic habituel dans les petites îles du Pacifique : transport de marchandises, de coprah, d'animaux et de passagers. Mitiaro, comme beaucoup de communautés insulaires, fortes de quelques centaines d'habitants, vivait encore dans une relative autarcie alimentaire, produisant ou disposant des ressources qui lui étaient nécessaires. Les revenus monétaires y étaient limités, rendant l'acquisition de produits manufacturés réduite aux besoins domestiques ou personnels élémentaires.

Le village était constitué d'habitations et d'abris spécifiques élaborés à partir de matériaux végétaux locaux : sols en gravier de corail, cloisons faites de gaullettes de bois de fer juxtaposées et ligaturées, toitures faites la plupart du temps de panneaux de *pandanus*. La présence passée de missionnaires y était attestée, comme presque partout dans le Pacifique, par des églises et constructions diverses et surtout des murets de blocs de corail enduits à la chaux venant délimiter quelques parcelles et axes de rues.

Les seuls véhicules à moteur étaient ceux de la mairie, des trois ou quatre services administratifs présents dans l'île et celui normalement affecté aux transports de l'aéroport. Il n'y avait pas d'électricité en dehors de quelques panneaux solaires individuels alimentant un ou deux tubes de néon.

Outils, techniques et comportements de pêche

Sur le chemin menant à l'embarcadère ainsi que sur les pentes au pied des rochers bordant le rivage, se trouvaient une vingtaine de pirogues à balancier monoxyles, protégées des intempéries par des ramures de cocotiers. Au moment de mon séjour, aucune des pirogues présentes n'était dotée d'un moteur hors-bord. Seule une pirogue en contreplaqué avait été introduite par un originaire de l'île revenu temporairement s'y installer. Son moteur étant rapidement tombé en panne, l'embarcation n'était plus utilisée et était un objet de risée et de mépris, qui rejaillissait sur son propriétaire car elle ne s'apparentait en rien aux pirogues de Mitiaro. Elle ne possédait aucune des caractéristiques et formes propres à l'île, ce qui fait que son possesseur n'était pas identifiable comme un « Mitiaro ». Par sa différence, elle portait atteinte à l'homogénéité de la communauté villageoise et apparaissait comme une provocation intempestive et de mauvais aloi.

Cette personnalisation technique et culturelle attachée aux pirogues individuelles de pêche est encore très forte et peut être observée dans d'autres îles de l'archipel. Il m'est apparu au cours de mes observations qu'elles constituaient un signe social déterminant, accompagnant les individus tout au long de leur vie et fonctionnant comme un marqueur social révélant leur appartenance à l'un des clans de l'île.

La pirogue peut être considérée comme un outil indispensable à la pratique de la pêche à proximité et au large des côtes et elle va de pair avec la mise en œuvre de techniques et procédés de capture déterminés. Mais, il m'est vite apparu que l'importance que la communauté villageoise donnait aux pratiques et aux résultats obtenus ne pouvait être dissociée des pirogues elles-mêmes. Le soin apporté à leur entretien, leur portage, leur entreposage, leur mise à l'eau, le matériel de calfatage préparé et embarqué par leurs propriétaires paraissaient jouer tout autant que l'importance des prises dans le jugement porté sur les compétences des pêcheurs. Une « mauvaise pêche » ou une « mauvaise journée » semblait normale avec une pirogue mal entretenue ou qui avait été négligée les jours précédents.

Au-delà des techniques particulières que l'individu met en œuvre, en s'inspirant des autres ou en les développant lui-même, la sanction des résultats obtenus est déterminée, relativisée et obligatoirement rapportée à sa pirogue et à son histoire, événementielle et sociale. Une pirogue bien faite au départ et bien entretenue par la suite dure un peu plus d'une génération. Ceci implique

toute une chaîne d'événements et de gestes techniques qui assure une continuité structurelle et autorise d'éventuelles variantes individuelles.

L'apprentissage des techniques, des lieux propices à certaines captures, des courants, des migrations et des conditions climatiques venant influencer les résultats, se fait dès la plus tendre enfance. Dès que les enfants acquièrent un minimum d'autonomie et commencent à se constituer en petits groupes de jeux pendant quelques heures par jour, les criques et les rochers du bord de l'océan deviennent des lieux d'apprentissage privilégiés. À partir de 6-7 ans, les enfants, seuls ou en groupe, commencent à observer ce que font leurs parents puis, de proche en proche, leurs *fetii*, c'est-à-dire leur parentèle. Ce n'est que vers 10-12 ans qu'on peut commencer à embarquer pour une partie de pêche « sérieuse » avec son père ou son oncle. Avant ce grand jour, on joue ou on patauge sur le bord du rivage avec des bouts de bois ou des éléments récupérés sur des pirogues désaffectées.

Alors qu'on peut embarquer à deux, et jusqu'à trois par beau temps, les pêches se pratiquent communément en solitaire tout au long de la bande côtière et jusqu'à quelques centaines de mètres au large.

Bien que mes observations n'aient pas porté de façon spécifique sur la pêche, sa technologie, ses modes opératoires ou ses relations avec l'environnement, les relations que j'ai pu établir avec des agriculteurs et pêcheurs à temps partiel m'ont permis de repérer un continuum d'attitudes communes. Il m'est d'abord apparu que les poissons rapportés par les pêcheurs couvraient une large gamme et qu'il y avait une relative unité dans ceux que chacun d'eux ramenait. En pratique, un pêcheur décidait ce qu'il voulait pêcher — mais un ensemble de paramètres conjoncturaux pouvait également peser sur sa décision — et se préparait pour pêcher tel ou tel type de poissons. Ses prises correspondaient généralement à ses prévisions. Que ce soit des poissons de roche capturés dans les fissures du platier, des prédateurs attrapés sur le tombant du récif ou des thons pris plus au large dans des trous plus ou moins familiaux, à 300 ou 400 m de profondeur, le choix se faisait au préalable, même si certains se livraient à des ruses pour détourner l'attention.

Il est certain, en effet, qu'au sein d'une petite communauté qui ne comprend pas plus d'une cinquantaine de pratiquants concentrés sur quelques kilomètres de rivage, la concurrence est vive. Tous les trucs et astuces, techniques aussi bien que psychologiques, sont utilisés pour ne pas livrer ses secrets, déjouer la surveillance des autres, rapporter suffisamment de poissons pour satisfaire sa famille et ses obligations sociales et, en même temps, conserver sinon accroître son prestige. Cela fait beaucoup de paramètres à prendre en ligne de compte. Il faut aussi éviter, à tout prix, les conflits et oppositions ouvertes, qui pourraient retentir fâcheusement sur la cohésion sociale de la communauté. Il faut donner de soi une image conforme aux attentes consensuelles des autres. C'est ainsi que la préparation des appâts oblige à développer des ruses et de subtils détournements d'attention. Chacun vivant à proximité des autres, il est très difficile d'embarquer discrètement des matières ou des préparations qui diffèrent de ce qui est habituel. Il faut les camoufler et le faire avec d'autant plus d'ingéniosité qu'il faut donner le change et ne pas lais-

ser voir qu'on emporte avec soi autre chose que ce qui est vu. C'est d'autant plus délicat que l'on part avec un minimum de bagages : une ou deux noix de coco, une boule de fruit d'arbre à pain surie pour le cafaltage, un paquet entouré de feuilles contenant les appâts et quelques accessoires. Pour le paquet d'appâts, comme il n'est pas imaginable, m'a-t-on dit, de refuser de l'ouvrir si quelqu'un de curieux, un enfant par exemple, en fait la demande, il faut espérer que personne n'osera le faire et, en même temps, pouvoir en afficher le contenu sans dévoiler ses secrets. De même, avant de partir ou en revenant de pêche, peut-on être amené à donner volontairement de fausses indications pour détourner l'attention de ses éventuels et probables concurrents.

On voit donc qu'il ne suffit pas d'être ou de devenir un bon pêcheur. Il faut aussi et surtout être capable de le rester. Pour cela, il faut mettre en œuvre un ensemble de connaissances, de compétences et de techniques et, en même temps, les protéger par tout un arsenal d'attitudes et de comportements adaptés. C'est là qu'apparaissent le plus nettement les spécificités de ces petites communautés qui sont à la fois limitées par le nombre de leurs membres et l'espace dont elles disposent. En même temps, cela entraîne un réseau de relations interpersonnelles et techniques très dense à l'intérieur duquel chaque individu est pris et doit faire son chemin. La pêche, productrice de ressources alimentaires indispensables, en est tributaire au même titre que les autres activités agricoles ou sociales. Ces contraintes en matière de comportements s'appliquent dans tous les domaines. Toute activité se voit ainsi enserrée dans les stratégies que ses protagonistes auront à développer pour défendre ou valoriser leur personnalité et leur appartenance familiale et sociale. Les techniques et procédures de pêche n'y échappent pas et ne constituent qu'un des aspects du système d'interrelations qu'ont dû développer ces petites communautés humaines pour assurer leur survie biologique, sociale et culturelle.

Pêcheur et agriculteur

L'ambivalence des activités de production et plus généralement des moyens utilisés pour assurer sa subsistance apparaît clairement. Même si les techniques et processus d'obtention des aliments ne sont pas les mêmes sur terre et sur mer, beaucoup d'attitudes sont identiques. Être un bon pêcheur n'oblige pas à être un bon agriculteur pour tenir son rang, et être bon agriculteur n'oblige pas non plus à être bon pêcheur, même si, en réalité, c'est chose courante. Les préoccupations matérielles sont aussi intenses pour ce qui concerne les productions agricoles que pour les résultats de la pêche. Les meilleurs font attention à ne pas divulguer leurs tours de main, leurs trucs et leurs essais et erreurs. Le domaine de la mer offre néanmoins un champ d'investigation et d'expression infiniment plus large que ne le permet l'espace restreint de l'île. En outre, quoiqu'il arrive en mer, il n'en restera probablement pas de trace alors que ce n'est pas le cas à terre. Il en va de même pour l'imaginaire et ses représentations cosmologiques qui se heurteront sur le sol à des réalités contingentes.

Nous avons indiqué plus haut que, pour nos informateurs de Mitiaro, les résultats qu'obtient un pêcheur ne pouvaient être totalement séparés de sa relation avec sa pirogue. Cette relation forte et complexe est en partie liée au processus mis en œuvre par ses ascendants. Il n'en deviendra propriétaire que dans la mesure où il se sera approprié un bien qu'il sait appartenir avant tout à sa famille. En effet, dès sa naissance, ses parents savent qu'ils vont avoir à assurer un certain nombre d'obligations. D'une part, il va falloir lui définir une parcelle de jardin et de tarodière et la négocier avec les responsables d'une répartition équitable au sein du *matakeinanga* (ensemble de lignages issus d'un ancêtre commun) et, d'autre part, choisir l'arbre à partir duquel la pirogue sera taillée.

C'est peut-être là l'un des rôles implicitement assigné à la pirogue, qui a son origine enracinée dans la terre-mère du *matakeinanga* et permet à l'homme de se mouvoir également sur l'eau et assure ainsi la continuité entre les milieux solides et liquides, entre la mer et la terre. Issue d'un arbre familial appartenant aux terres du lignage ancestral, la pirogue est comme un fragment de cette terre familiale qu'on emporte avec soi ou plutôt qui vous emporte et vous enveloppe autant que votre nom, partout où vous allez. De là, l'importance des formes homologuées comme étant celles de Mitiaro, qui rassemblent leurs possesseurs en même temps qu'elles les différencient en fonction de leur appartenance clanique et familiale.

Pour le choix des parcelles de jardin, comme il ne peut y avoir accumulation de richesses foncières par un individu particulier du fait de l'absence d'appropriation privée de la terre et de la faible pression démographique, les besoins en nouvelles terres de culture sont compensés par les terres communautaires libérées par la mort des anciens. C'est par contre sur les terres familiales cultivées ou cultivables que les besoins peuvent éventuellement être plus cruciaux.

Pour les « arbres à pirogue », en l'occurrence des *tamanu*, *Callophyllum inophyllum*, il faudra, après repérage au cours de parties de ramassage ou de collectes animales ou végétales dans les *feo* éloignés du village, d'abord négocier avec les ayants droit, et s'assurer que cet arbre n'a pas déjà été retenu. La végétation arborée et arbustive qui se développe dans les *feo* est très importante et le reste, tant qu'on ne procède pas à des brûlis intenses pour implanter une nouvelle cocoteraie ou tenter d'en faire ressurgir une presque disparue. Comme ailleurs dans les îles basses, les cavités des lapiaz coralliens se remplissent de résidus organiques et produisent une terre végétale extrêmement riche et propice au développement des espèces végétales que permet l'isolement des îles. Les dimensions des cavités permettent à plusieurs espèces de grands arbres de se développer (*Cordia subcordata*, *Thespesia populinea*, *Hernandia* et *messerschmidttie* notamment), de devenir plus que centenaires et atteindre des diamètres souvent supérieurs au mètre. Ce sont ces spécimens qui, lorsqu'ils sont assez rectilignes ou présentent un galbe suffisant, sont recherchés et si possible « réservés ».

Une fois le choix fait et l'assentiment obtenu, c'est vers l'âge de 15-16 ans, quand on commence à penser au mariage, que l'on va s'en préoccuper sur le plan pratique. Il va falloir définir et établir les alliances intra-familiales, voire

extra-familiales, pour disposer de la main-d'œuvre nécessaire au débitage puis au transport du tronc jusqu'au village. À cette occasion, les échanges de services passés et à venir seront précisés. C'est là que les ressources de la pêche seront également bienvenues et valorisées car, à la différence des productions vivrières agricoles, que l'on peut prévoir avec une grande précision à moyen ou long terme, elles sont adaptables aux besoins ou aux désirs immédiats. Il suffit, dans des conditions climatiques normales, de consacrer plus de temps ou de monde à la pêche pour pouvoir disposer d'un surplus à échanger.

N'ayant pas eu la chance d'assister à l'un de ces événements pendant mon court séjour, mes informateurs m'ont cependant précisé qu'il fallait trois à quatre mois pour effectuer l'ensemble des opérations. Celles-ci occupent un nombre variable de personnes : une vingtaine pour le transport du tronc, trois ou quatre pour la taille et les finitions de la coque et des fargues. Tout ceci n'a lieu qu'une fois que le mariage du jeune a été fixé ou a eu lieu, ce qui s'accompagne, en plus de l'entretien quotidien des travailleurs, de tout un ensemble d'activités festives et alimentaires familiales et communautaires.

On peut noter au sujet de la fabrication des pirogues que ce sont les formes des fargues qui vont marquer leurs différences avec celles des îles voisines. À Mitiaro, la poupe est très élevée par rapport à la proue pour mieux la guider et alléger l'avant face aux vagues lors des mises à l'eau. En effet, la morphologie générale du replat du platier présente beaucoup d'anfractuosités étroites, soumises à des flux assez violents qui rendent les mises à l'eau délicates dès que le temps n'est pas parfaitement calme. Mise à l'eau et atterrissage requièrent une attention de tous les instants, car l'espace et le temps de retournement sont très réduits.

L'apprentissage des techniques et connaissances spécifiques à la pêche, y compris les précautions à prendre pour l'usage et l'entretien des pirogues, sont, on l'a vu, acquis pendant l'adolescence au contact des parents et grands-parents et la fourniture d'une pirogue se fait au moment du mariage. Ce n'est pas cependant une obligation pour la famille. Il semble que la décision soit prise en comité des anciens et appliquée à condition que le jeune ait montré des dispositions suffisantes pour en bénéficier. Ce niveau minimal de compétence évalué par les anciens pourrait expliquer pourquoi tous les adultes n'ont pas de pirogue et pourquoi ceux qui en ont une les entretiennent en général particulièrement bien. On peut noter en effet que ceux qui sont réputés « bons pêcheurs » ont des pirogues en bon état et apportent un soin particulier à leur manipulation. Pour ne pas risquer d'abîmer la quille, qui est difficilement réparable et constitue l'un des points faibles de l'embarcation, ils font leur possible pour ne pas les laisser traîner sur les rochers ou la soupe de corail et utilisent des cales ou demandent des aides pour les porter. La manière de couvrir les embarcations dénote également le soin qui leur est apporté et, à terme, tous ces éléments finissent par différencier les individus. Ils forment un ensemble d'indices qui s'accumulent et, selon un processus logique, induisent des différences de statuts personnels et sociaux.

Les pirogues villageoises sont en tous points semblables à celles qui ont été décrites dès le ^{xix}^e siècle par les voyageurs. En dehors de la coque taillée dans un tronc, les bordés et les parements de proue et de poupe sont cousus avec

des tresses en bourre de coco et le calfatage se fait avec de la gomme ou de la pulpe surie de fruit d'arbre à pain complétée avec de la chaux. C'est la forme particulière des ajouts des extrémités qui singularise les pirogues de Mitiaro de celles des autres îles. Le petit banc individuel amovible, que chacun fabrique soi-même, personnalise ensuite la pirogue à l'intérieur de l'île. En ce qui concerne les ustensiles, écopes, hameçons, lignes et enrouleurs, les sources d'approvisionnement étant les mêmes, les différences sont mineures. Les leurres à bonite sont acquis sur place où l'on peut trouver des nacres aux caractéristiques appropriées. Le complément s'acquiert à l'extérieur, souvent dans le cadre des réseaux d'entraides familiaux.

Le poids de l'organisation sociale

Du point de vue de l'organisation sociale, la communauté de l'île est divisée en trois *matakeinanga* d'importance inégale. Cette hiérarchie dans l'appartenance et l'acquisition de droits fonciers, matrimoniaux et sociaux dévolus à chaque groupe est liée à leur histoire. Le troisième groupe, le plus défavorisé, est issu non seulement d'une scission originelle fratricide, mais également d'un apport exogène remontant aux temps « ancestraux ». Ce groupe, bien que moralement et physiquement mis un peu à l'écart de la communauté, tire cependant son épingle du jeu en monnayant son aide pour faire ou défaire les majorités dans les prises de décision. Ses membres ne peuvent pêcher dans les « trous à thons » qui appartiennent aux deux autres clans. Les riverains se chargent de surveiller ces zones et préviennent leurs ayants droit lorsque d'autres s'en approchent. Ayant hérité des terres les plus éloignées du village pour installer leurs jardins et leurs tarodières, les membres de ce troisième groupe ont aussi à faire preuve de plus d'efforts et d'ingéniosité pour compenser leurs handicaps. Dans le domaine de la pêche, il leur faut faire montre d'une plus grande productivité ou d'une plus grande ardeur. L'interdiction de pêcher dans les trous à thons constitue une privation importante qui les oblige à effectuer des parcours plus longs à des heures différentes. Cela leur permet en contrepartie de débarquer dans les zones reculées de l'île et d'y effectuer des collectes de mollusques et de crabes.

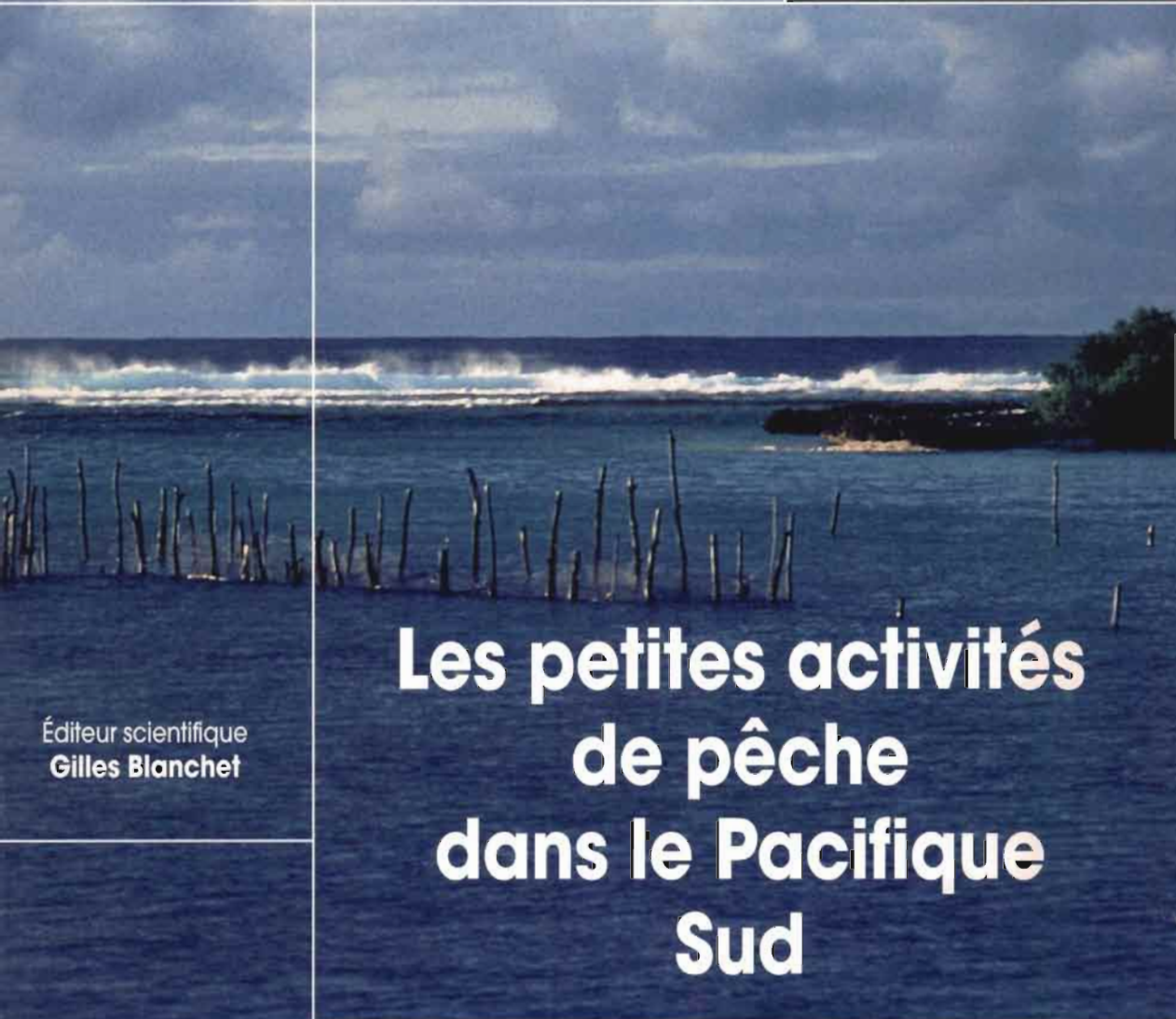
Il apparaît ainsi, à partir de cette petite communauté assez semblable à celles qui occupaient et, par endroits, occupent encore l'archipel des Tuamotu, qu'une observation même relativement superficielle permet de mettre en évidence un certain nombre de paramètres socio-culturels qui sont liés à des contraintes techniques bien précises.

Les procédés, procédures, techniques et savoirs relatifs aux activités de pêche ne sont qu'un aspect des cycles économico-techno-culturels qui rythment la vie de l'île. L'aptitude à la pêche, voire une relative spécialisation dans ce domaine, constitue une façon de tenir un rôle social et d'acquérir du prestige ou de le consolider. Bien que l'environnement marin soit très prégnant et fournisse une part importante des ressources alimentaires nécessaires, les ques-

tions foncières apparaissent autant sinon plus fondamentales. Les discussions auxquelles j'ai eu l'occasion d'assister n'étaient ni plus ni moins intenses en ce qui concerne la pêche qu'en ce qui concerne les activités vivrières.

Il est certain qu'à Mitiaro un bon pêcheur bénéficie d'un grand respect et de la reconnaissance de ses talents. Il s'avère aussi qu'un bon agriculteur, produisant ou récoltant de beaux tubercules ou de beaux fruits, bénéficiera de la même « aura ». Les structures socio-familiales sont assez contraignantes et hiérarchisées, mais elles laissent le champ libre dans les domaines où les techniques permettent aux individus de valoriser leurs aptitudes et de marquer leurs différences. Cela vaut dans tous les domaines et la façon dont est organisée la pêche, au-delà de ses apports alimentaires et économiques, n'en est qu'un exemple parmi d'autres.





Éditeur scientifique
Gilles Blanchet

Les petites activités de pêche dans le Pacifique Sud

IRD
Éditions



Sommaire	5
Avant-propos	7
Gilles BLANCHET	
Présentation (français-anglais)	11
Gilles BLANCHET	

Facteurs de changement et politiques de développement

Pêches pré-européennes et survivances en Polynésie française	27
Éric CONTE	
Pêche et pêcheurs aux îles Tonga : facteurs sociaux et culturels de changement	41
Marie-Claire BATAILLE	
Développement et extension de l'espace de pêche en Polynésie française	63
Gildas BOREL	
L'homme et la mer à Wallis et Futuna	83
Frédéric ANGLEVIEL	
La petite pêche villageoise à Vanuatu : bilan d'un recensement	93
Gilbert DAVID	
Pêcheurs kanak et politiques de développement de la pêche en Nouvelle-Calédonie	119
Isabelle LEBLIC	

Réflexions à partir d'études de cas

La pêche autour des dispositifs de concentration de poissons à Vanuatu	145
Espérance CILLAUREN	
Les lacs de Riiki. Réflexions sur une aquaculture traditionnelle à Nikunau (Kiribati).	161
Jean-Paul LATOUCHE	
Pêcheur ou agriculteur ? Le compromis communautaire de Mitiaro aux îles Cook	175
Jean-Michel CHAZINE	
La pêche au grand filet à Tahiti. La tradition à l'épreuve du changement	185
Gilles BLANCHET	
Bibliographie	203
Résumé	207
Summary	208
Liste des auteurs	209